

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André CHAPERON

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1924, tome 23, p. 43-46

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Chronique

Nous soupirions vers la liberté, après trois mois et demi d'un travail intense. Les figures prenaient des airs d'accablement, comme sous un lourd fardeau et dans une fiévreuse impatience, les fronts se plissaient rudement ; et dans notre prison de rochers nus, alors que nos imaginations voguaient bien au-delà, il fallait, par de pénibles et derniers sursauts de travail, affronter les tranes des examens.

Cependant, malgré les soucis qui nous hantaient, nous ne devions pas achever médiocrement le trimestre : deux fêtes vinrent en éclaircir le terme. La Fanfare célébra la Saint Léon, patron de son aimable Directeur. Deux des plus brillants morceaux du répertoire composaient le programme, et, n'était l'extrême modestie qui nous caractérise, je dirais carrément que l'exécution en a été très soignée et que le président mania sa baguette avec dextérité et parfaite assurance. M. Athanasiadès, j'espère que vous aurez compris ce bel élan de vos Fanfarons et la respectueuse amitié qu'ils vous témoignent ; il me plaît de vous renouveler nos souhaits de prospérité. Le lendemain, nous fêtions M. le Chanoine Monney. L'aubade fut identique, mais c'est à croire que M. le Chanoine ne nous en a point voulu de cette réédition, car il conserva toute la journée son expansivité coutumière et qui lui sied si bien. N'empêche qu'il fit, avec ses syntaxistes, une bien courte ballade.

Et le jour qui devait réveiller nos enthousiasmes arriva dans l'allégresse générale, comme bien l'on pense. Deux heures avant le départ, les classes de Rhétorique et de Philosophie eurent le plaisir d'assister à une petite causerie de M. le Chanoine Mariétan, agrémentée des projections de différents paysages, pris surtout dans la haute montagne. Malgré nos préoccupations et notre fébrilité, il nous intéressa vivement, pour une raison au moins : car les vues de la splendide nature qui défilaient sous nos yeux nous donnèrent un avant-goût des vacances... Et aux rythmes des chansons, nous sommes partis vers les cieus d'indolence;

nos phalanges exultantes se sont éparpillées : des poignées de mains, des souhaits bruyants, et notre train s'est engouffré dans le lugubre tunnel pour sortir à la lumière libératrice. A revoir le lac où glissaient des frissons, il me semblait que des sistres et des luths sonnaient le long des rives ; je sentais se fondre en moi des mannes de douceur, et dans l'apaisement d'un vent plus souple que l'âpre bise de St-Maurice, mon âme bourdonnait un psaume... Nous avons vu s'épanouir des aurores éblouissantes, et sous un ciel miroitant de reflets de pourpre et d'apothéose, nous avons célébré la grande fête pascale. Mais que les jours nous semblent courts où l'on peut goûter la beauté des fleurs et sentir les claires nuits glisser sur nous comme des voiles, sans bruit, tandis que les villages dorment dans les plaines heureuses et qu'on croit voir se faufiler d'impalpables voyageuses dont les mains effeuillent les derniers lys du soir...

Les Physiciens sont rentrés avec des mines soucieuses, car les jours fatidiques approchent ; sans rémission, ils se sont mis furieusement à l'œuvre, et leur humeur n'est pas des plus rassurantes. Quant aux « malades », y compris ce pauvre Alexis, ils nous sont revenus, pleins de jovialité. Le premier événement important du trimestre fut la commémoration du 14^e centenaire de Saint Sigismond, célébré avec pompe par l'Abbaye et la paroisse de St-Maurice. M. le Chanoine Poncet, historien érudit et aimable conférencier, nous résuma la vie du saint roi, insistant principalement sur sa politique religieuse et son institution célèbre de l'Abbaye d'Agaune, suscitée par sa piété envers les martyrs de la légion thébéenne : la psalmodie perpétuelle, cette « Laus perennis », « ce flot de prières qui ne se taisait ni jour ni nuit », comme l'a dit Montalembert, fut une des caractéristiques de cette institution. Son exposé terminé, M. Poncet nous donna lecture d'une partie de l'homélie, passage d'une superbe envolée, que prononça saint Avit, le 22 septembre 515, lorsque Sigismond assista à la cérémonie de l'instauration du monastère. Ce discours, vieux de quatorze siècles nous impressionna fort. Nous remercions M. le Chanoine de son intéressante causerie. Il nous a, de la sorte, initiés à la connaissance du roi des Burgondes, dont le caractère barbare fut tempéré par la douceur du christianisme, qui sut reconnaître et expier de graves errements, et qui, revêtu de l'habit monacal, fut victime de la cruauté

de Clodomir. Le lendemain, avait lieu, à l'Abbaye, la translation des ossements du Martyr et de ses deux fils, à laquelle assista une foule nombreuse. Nous eûmes congé ce jour-là, et M. le Procureur nous choya généreusement.

Un beau temps inespéré favorisa la fête du dimanche suivant. Nous y prîmes part aussi, et notre chorale se mêla au groupe puissant des chantres venus de tout le Bas-Valais. Les imposantes cérémonies de l'office pontifical, célébré en plein-air, la procession des reliques à travers les rues pavoisées, les chants, les prières des pèlerins resteront gravés en nous comme un pieux souvenir.

M. l'Abbé Schuh, l'éminent prédicateur des deux solennités, dont la parole forte, chaude et persuasive fit vibrer ses auditeurs, voulut bien, avant de quitter l'Abbaye, nous entretenir de l'Archiconfrérie de « Jésus-Ouvrier », dont il fut l'initiateur. Les nécessités d'une telle œuvre, ses débuts, les encouragements du Saint Siège et de l'épiscopat, les avantages surnaturels et même matériels qu'en doivent retirer les ouvriers et les patrons, il nous exposa tout cela avec son éloquence si vraie dans sa simplicité apostolique ; et il termina en souhaitant la formation parmi nous d'un foyer d'action sociale sous le patronage de Jésus-Ouvrier. Monseigneur se fit notre interprète à tous en acquiesçant à ce désir. Nos applaudissements ont témoigné à M. l'Abbé Schuh notre gratitude et le bonheur que nous avons de le seconder dès maintenant par nos prières.

... Et avec mai, sont venues les éclosions sans fin qui peuplent le silence des choses ; c'est la ferveur des lilas épanouis, et ce sera le calme des froments, nous boirons le printemps à la coupe des roses ; la nature est assouvie de parfum ; on entend des ailes errer dans la brise sous les nocturnes frissons. Et par les nuits silencieuses où s'expriment les voix profondes de l'indicible, et lorsque la lune pique aux rideaux ses épingles d'argent tandis que s'éteignent lentement les multiples murmures, on sent se dérouler la belle chevelure triste des ombres, et dans chaque cœur sonne un angélus sous lequel tremble délicieusement le village recueilli des souvenirs.

Esprits des tièdes nuits, vous dont les lèvres douces,
Sur nos fronts apaisés s'épandent en fraîcheurs,
Et qui faites nos lits plus moelleux que des mousses,
Quand, dans nos visions, voltigent vos blancheurs ;

Esprits purs, versez-nous le baume et le mystère
Des rêves lents faits de pardons et de pitiéés
Et que vos ailes d'or nous prennent à la terre
Pour noyer d'infini nos cœurs extasiés !...

André CHAPERON, phil.

P.-S. — Dans le dernier numéro des « Essais critiques », M. Marcel Azaïs me fait l'honneur, après avoir avoué « qu'il n'omet jamais de lire la Chronique de M. André Chaperon, philosophe », de citer quelques-unes de mes lignes. Après quoi, il ajoute :

« Je souhaite à M. Chaperon d'être ému quand il relira ses chroniques dans quinze ou vingt ans. Pour moi, qui les examine toutes avec soin, elles servent à me convaincre de plus en plus que les générations se suivent et se ressemblent ».

Je ne sais si je serai ému des romantiques élucubrations de ma jeunesse, quand l'âge m'aura rassis ; mais je le suis quelque peu maintenant, en songeant que M. Azaïs continuera peut-être à les examiner avec soin...